



Autrescòps...

« Autrefois à Villefranche »...

SOUVENIRS ET ANECDOTES D'ANTAN .

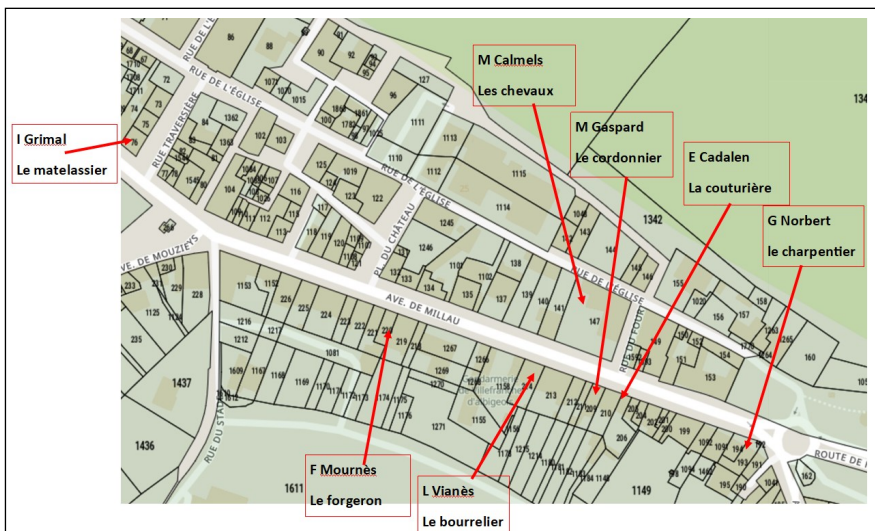
Nos aînés ont gardé en mémoire, des souvenirs, des anecdotes de leur enfance ou de leur jeunesse à Villefranche. Ils évoquent avec nostalgie, ces périodes qu'ils ont gardées, bien rangées, au fond de leur cœur. Ils aiment raconter aux jeunes générations tout ce qu'ils ont connu. Ces reminiscences permettent de découvrir ou de retrouver les façons de vivre d'une autre époque.



Le quartier du Barry

Ci-contre, Annie Baisse Calmettes se remémore à travers son poème, tous les petits artisans que l'on croisait dans le haut du village : Marius Gaspard le cordonnier, Eulalie Cadalen la couturière, Léon Vianès le bourrelier, François Mournes le forgeron, Irénée Grimal le matelassier, Maurice Calmels le propriétaire de l'étalement pour saillir les juments, Georges Norbert le charpentier. C'était un autre temps!

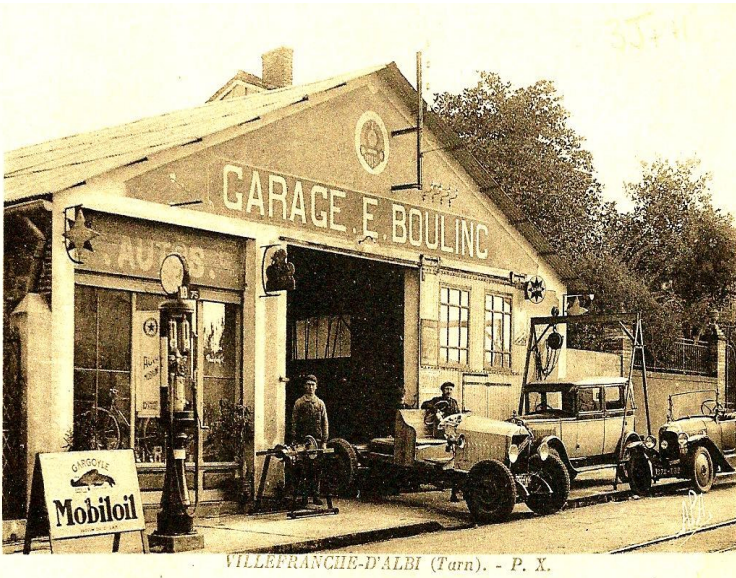
Souvenirs et anecdotes d'antan.



Bruits enfouis.

J'aime marcher le soir venu.
 Mes promenades sont les rues
 De ce village où je suis née.
 Mes souvenirs sont bien rangés.
 Sur le trottoir viennent de monter
 Les bruits, les sons de mes jeunes années.
 J'écoute Marius le cordonnier
 Tapant longuement sur un soulier.
 Chez Lalie, c'est le travail régulier
 De la machine cousant un tablier.
 Voilà Léon, le bourrelier
 Clouant le cuir sur un collier!
 Dans la forge de François tinte le marteau
 Sur les fers destinés aux grands boeufs, aux chevaux.
 Tout doucement, la carde d'Irénée se balance
 Donnant à la laine, son léger, son abondance.
 Il est là le fumant alambic, venu pour quelques jours,
 Où se pressent les gais vignerons attendant leur tour.
 Chez Maurice me vient le hennissement
 D'un cheval fougueux auprès d'une jument.
 La scie stridente de Georges au fond de l'atelier,
 M'apporte tout le noble travail du charpentier
 Encore un instant, je retiens ces bruits si souvent entendus
 Mais ils se perdent maintenant dans le tumulte de la rue.

Les garages de Villefranche autrefois.



Le garage Boulinc. Gilbert Bousquet se souvient de ses débuts à 15 ans, en tant qu'apprenti au garage Boulinc, en face la gendarmerie, de 1950 à 1955. Les pompes à essence sur le bord de la route, étaient manuelles avec un levier à actionner d'avant en arrière pour remplir de carburant, cette grosse ampoule de verre en haut de la pompe qui servait de mesure. Ernest Boulinc, son patron, était un personnage authentique qui lui apprenait le métier et surveillait de près son travail. Il fallait travailler dur toute la semaine et même le dimanche matin réservé à la réparation des vélos. Les véhicules n'étaient pas nombreux sur la commune et les environs :

quelques tracteurs chez les paysans modernes et très peu de voitures dans le village. Le Dr Louis Clermont Pezous avait une Simca, puis une Peugeot 203 et ensuite une 2 CV. M Sayssac le notaire, M Passemar le marchand d'œufs (« Le coucournier ») possédaient, eux aussi, un véhicule. M Maurice Calmels avait une Unic, une très belle voiture, décapotable, avec des roues en bois et l'intérieur en cuir. M Boulinc quant à lui, utilisait un véhicule Cottin Desgouttes (acheté au père de Gilbert, ancien chauffeur de car de ligne), pour réaliser des excursions pour les Villefranchois dans les Gorges du Tarn, à Lourdes, à Biarritz... Il acheta ensuite une grosse Buick qui servait de taxi et avec laquelle il emmenait les jeunes aux fêtes de villages des alentours. Pendant quelques années, Maurice Gaspard Boulinc, le neveu adopté par E Boulinc, a géré le garage. Puis M Boulinc a réduit ses activités et s'est occupé des cycles et motos à l'angle de la place du Château. Le garage a été ensuite racheté par M Portelli puis repris par Aimé Cros jusqu'à sa fermeture.

Le garage Bousquet. Revenu de l'armée, en 1958, accompagné de son frère André, Gilbert a créé son propre garage avec pompes à essence, au Pioch, à la sortie du village en direction d'Alban. À eux deux, ils ont construit le bâtiment de leurs mains. Comme il n'y avait pas de ligne électrique à proximité, ils avaient monté un générateur pour se dépanner. Ensuite ils avaient tiré une ligne jusqu'au compteur de M Amiel. Le disjoncteur sautait souvent et les gamins du secteur qui revenaient de l'école, chargés régulièrement de remettre la manette en position de marche, étaient ravis de rendre service. En 1994, Gilbert a pris une retraite bien méritée mais est resté à proximité de son garage. Son neveu Jean-Philippe a pris la relève.



La pompe à essence du premier garage Leclercq

Le premier garage Leclercq.

En face de l'École publique, dans un petit garage tout en longueur, se trouvait le garage du « Père Leclercq » qu'il avait ouvert entre les 2 guerres. Venant du nord et ayant gardé l'accent, Albert Leclercq réparait voitures et vélos dans son atelier. En bordure de route, se trouvaient les pompes à essence. Accessoirement, il faisait des installations électriques chez les particuliers. Charles Leclercq, son fils, travailla d'abord avec lui.

Le 2ème garage Leclercq.

Dans les années 60, Charles créa son nouveau garage aux lignes modernes pour l'époque, surtout plus fonctionnel et plus spacieux, un peu plus bas, sur l'ancien site de la gare désaffectée. La maison d'habitation, construite tout à côté, à la force du poignet, permettait d'être en permanence au service des clients. Charles Leclercq exploitera la station-service Antax et le garage attenant, puis, M Dupont et son épouse achèteront garage et maison en 1970. Une particularité singulière a, par la suite, distingué cette « station-service » qui a vu l'installation du premier automate pour carte bancaire du département du Tarn et le premier en France pour les « cartes Total ». Ce nouveau système de paiement intriguait les plus anciens. Certains pensaient qu'un tuyau reliait directement les pompes à essence au Crédit Agricole. D'autres passaient leur dimanche à relever les numéros d'immatriculation des véhicules qui venaient s'approvisionner, les jours de fermeture. Ils pensaient que ces clients se servaient et parlaient sans payer. Ils voulaient venir en aide au pompiste en lui facilitant le travail de recherche afin qu'il puisse rentrer dans ses fonds ! M et Mme Roger Dupont ont vendu la station en 1997 à M Cardoso.

Le garage Guiraudie.

Georges Guiraudie a d'abord, ouvert un garage en janvier 1959 dans l'ancienne maison Puech, près de l'église, en plein centre de Villefranche. Ensuite, en 1970, il a fait construire un beau garage plus vaste, plus pratique pour la mécanique, avec station essence à l'avant et maison d'habitation sur le côté, aux Martines, à l'entrée du village, route d'Albi. Le garage a fermé ses portes en 1984.

La moisson, la dépiquaison, le battage.



Le gerbier chez M Amiel

Maurice Lacroux se souvient des moissons et des battages qui se déroulaient durant l'été. C'étaient des travaux pénibles sous une chaleur écrasante mais la convivialité et l'amitié étaient au rendez-vous. Le temps des moissons commençait dès que les blés étaient mûrs. Il fallait les récolter, faire des gerbes avec la moissonneuse-lieuse ou avec la faucille. On construisait ensuite un gerbier de forme conique qui permettait au grain et à la paille de finir de sécher. Plus tard, venait le temps de dépiquer. Maurice a vu l'attelage des 2 boeufs tournant sur une aire circulaire, tirant un gros rouleau de granit pour séparer le grain de la paille. Le blé était ensuite passé au tamis (le ventadou) pour séparer le grain des impuretés. Petit détail amusant : quelqu'un marchait à l'arrière des bêtes avec un genre de poêle pour récupérer les bouses avant qu'elles ne tombent. Plus tard, les entreprises Combes ou Suc, avec leur machine à

battre, commencent la saison, à la ferme des Combettes à Cunac et avancent progressivement en remontant vers les hauteurs durant 1 mois. Il faisait très chaud près de la machine, il y avait beaucoup de poussière. On récoltait le grain dans des sacs de jute et la paille était entassée dans un pailler. Bientôt, les presses à façonner les balles apparaîtront. Tous ces travaux supposaient beaucoup d'entraide et un échange de service entre les paysans. On allait à la journée chez les voisins et vice-versa, ils rendaient la pareille le moment venu. Mais c'était aussi une fête. Le repas de midi était copieux mais après une journée harassante, le repas du soir, toujours très bien arrosé, s'éternisait souvent tant l'ambiance était agréable et cordiale. Certains, un peu « contents », ne rentraient même pas chez eux et préféraient dormir près de la meule pour être sur place, aux premières lueurs du jour. Que de bons et amusants souvenirs de ces moments-là !



Les battages

Ses premières vendanges



Colette Floureusses Rouane racontait régulièrement ses premières vendanges chez Firmin Fournier. Elle avait mis par écrit les souvenirs de cette journée.

« C'était aux temps heureux où les vacances allaient du 14 juillet au 1er octobre et donc libéraient tout le beau mois de septembre doux et ensoleillé. Je devais avoir une douzaine d'années. M Firmin, belle allure, moustache impeccable, et montre au gousset, avait demandé à mes parents de me permettre de participer aux vendanges de ses vignes. Ce fut un « oui » cordial et j'acquies-

çais, très fière d'être considérée comme une adulte.

Enfin le grand jour arriva. Chapeau sur la tête car le soleil était de la partie, un grand panier et un petit sécateur en main, je rejoignis le groupe des vendangeurs devant la maison de Firmin qui donna le signal du départ, route de Cambieu. Lui grimpa sur la charrette tirée par sa robuste jument et chargée de comportes vides en bois. « Hue ! » et le cortège s'ébranla. Je suivais de près la charrette bleue observant le maniement du frein en descente et les injonctions du « maître ».

Dès l'arrivée à la vigne, on m'attribua une rangée. Quelle fierté, je ressentis ! Firmin me recommanda de n'oublier aucun grapillon. Je m'empressai de le satisfaire avec un réel plaisir, dénichant les lourdes grappes violettes ou dorées sous les feuilles déjà rousses. Quelle beauté ! Je copiais mon rythme sur celui de mes voisins qui s'écriaient : « Tu as vu la petite, elle s'en sort bien ! » Et moi rougissante, je me rengorgeais. Ils m'aidaient pourtant à vider dans une comporte, mon panier trop lourd. Les hommes, pieds nus, pantalon retroussé, commençaient à fouler le raisin pour en extraire le jus.

Enfin le repas de midi interrompait la besogne (bien sûr, entre temps, je m'étais offert quelques grains délicieux). Charcuterie, poulet froid, fromage et tarte. Un régal ! Le vin coulait à flot pour les hommes. Firmin frappa des mains pour la reprise. Je me précipitais vers ma nouvelle rangée, jusqu'au soir. Je n'aurais jamais osé avouer ma fatigue ! Enfin, pour son dernier voyage de la journée, la jument tira vers le village sa cargaison, suivie par le groupe des vendangeurs bavardant et riant. Déjà ils savouraient le délicieux repas chaud - de bonne réputation - qui les attendait à l'étage, sur une grande table. Moi, je n'avais pas droit à ces agapes, mon père m'ayant enjoint de rentrer sitôt le travail terminé. J'étais fatiguée mais vraiment ravie. Moi si timide, je devenais « importante » ! »



Charrette « bleu pastel » de Firmin Fournier.

Fabrication locale de Léon Maraval.



Les comportes en bois